



HAL
open science

**“ Le retour du texte ”. Jalons pour l’histoire de la
traduction arabe de la littérature maghrébine
d’expression française**

Richard Jacquemond

► **To cite this version:**

Richard Jacquemond. “ Le retour du texte ”. Jalons pour l’histoire de la traduction arabe de la littérature maghrébine d’expression française. Alexis Nous; Crystel Pinçonmat; Fridrun Rinner Littératures migrantes et traduction, 2017. halshs-01769685

HAL Id: halshs-01769685

<https://shs.hal.science/halshs-01769685>

Submitted on 18 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Le retour du texte ».

**Jalons pour l'histoire de la traduction arabe de la littérature maghrébine
d'expression française**

Richard Jacquemond

Aix-Marseille Université, CNRS, IREMAM, UMR 7310

Cet article se situe au croisement de deux axes de recherche : d'une part, l'étude des échanges traductionnels entre l'arabe et les langues européennes, le français et l'anglais en particulier, comme exemple d'échange culturel inégal entre une aire linguistique dominée et les grandes langues dominantes. D'autre part, l'histoire et la sociologie de la littérature arabe moderne, analysée comme l'histoire de la formation d'un champ littéraire arabe, avec une méthodologie inspirée de Pierre Bourdieu et de ses élèves, Pascale Casanova et Gisèle Sapiro.

Champ littéraire arabe ou champs nationaux ?

A partir d'un article récent de cette dernière¹, on peut s'interroger sur les questions que pose l'usage du concept de champ littéraire dans un contexte où il n'y a pas, loin s'en faut, de coïncidence entre un espace national et l'usage d'une langue. D'une part, l'arabe est la langue commune à une aire géographique composée d'une vingtaine d'États, tous de formation plus ou moins récente, et qui a longtemps eu et a encore en partage une culture commune. D'autre part, la présence d'une production littéraire bilingue, voire plurilingue, dans bon nombre de pays arabes pose la question de l'unité des différents champs nationaux. La question est d'autant plus complexe s'agissant de la littérature que, historiquement, la production littéraire et les écrivains ont été, dans les pays arabes comme ailleurs, étroitement associés à la construction nationale. Durant la période coloniale, au Liban, au Maghreb, voire en Égypte, toute une production littéraire d'expression française, publiée localement ou dans la métropole (voire dans d'autres terres d'émigration) a contribué à la construction du « récit national », récit d'une nation dont les frontières étaient d'ailleurs variables, mais généralement plus restreintes que la « communauté imaginée » que construisait la production littéraire d'expression arabe :

¹ Gisèle Sapiro, « Le champ est-il national ? La théorie de la différenciation sociale au prisme de l'histoire globale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 200 (2013/5), p. 70-85

celle-ci, même lorsqu'elle se développait sur des thématiques et référents locaux, était conçue pour circuler bien au-delà de ces frontières locales, dans toute l'aire arabophone. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles, tant avant la montée du nationalisme arabe qu'après son déclin, la quasi-totalité des écrivains arabes sont restés attachés à l'arabe « littéraire » véhiculaire (*al-'arabiyya al-fusha*, littéralement la langue pure) et n'ont pas cherché à développer une langue littéraire locale (algérienne, égyptienne, libanaise, etc.) basée sur les variantes vernaculaires (*'ammiyya*, *darija*). Fort logiquement, c'est dans les pays les plus centraux de cet espace littéraire arabe – l'Égypte et le Liban – que les écrivains ont commencé à « localiser » leur écriture arabe en y intégrant de diverses manières des emprunts aux parlers locaux, alors que les écrivains des périphéries y ont été, dans un premier temps au moins, beaucoup plus réticents. On retrouve ainsi dans l'espace arabe la règle générale mise en valeur par Pascale Casanova à propos des écrivains issus des périphéries de leur espace linguistique : si les premières générations tendent à l'hypercorrection littéraire pour se faire admettre par le centre, une fois que la périphérie commence à être reconnue, les écrivains issus de ces périphéries prennent moins de risques en innovant de diverses manières, et notamment en « localisant » leur écriture. A cet égard, il est intéressant de constater que les écritures maghrébines francophones et arabophones ont connu une évolution similaire, de la soumission à la norme centrale à l'imposition d'une voix spécifique, avec un léger décalage temporel (les francophones précédant de dix ou vingt ans les arabophones).

Après les indépendances, la construction étatique s'est accompagnée un peu partout de la mise en place de politiques linguistiques et d'institutions culturelles et éditoriales qui ont favorisé l'émergence progressive de champs littéraires nationaux dans les différents pays arabes, avec des effets variables sur la production littéraire locale, mais sans que cela n'aboutisse à la disparition du plurilinguisme de la production nationale (à des degrés divers selon les pays et les moments), et d'un espace ou marché littéraire arabe transnational aux traits suffisamment affirmés pour qu'on puisse également le construire comme un champ au sens bourdieusien. D'une part, les écritures arabes francophones et, de plus en plus, anglophones, ont connu un nouvel élan à la faveur de la circulation accrue des personnes, notamment dans les élites intellectuelles, et du renforcement de la domination des centres de l'espace littéraire international (et donc des bénéfices matériels et symboliques liés à l'accès à ces centres). D'autre part,

l'arrivée des nouvelles technologies de la communication à partir des années 1990 et surtout 2000 a débouché sur de nouvelles formes de circulation des textes dans l'aire linguistique arabe (et au-delà) qui contournent, voire rendent caduques, les entraves politiques et économiques persistantes à la circulation des livres d'un pays arabe à l'autre.

Le premier indice, et le plus fort, de l'existence de ce champ littéraire arabe, est celui du discours de la littérature sur elle-même : partout dans le monde arabe mais aussi dans la critique orientaliste, la production littéraire de langue arabe est définie d'abord comme la « littérature arabe », avec ses sous-catégories génériques (la « poésie arabe », le « roman arabe », le « théâtre arabe », etc.), et ce n'est que secondairement qu'on ajoutera, le cas échéant, la référence à un pays spécifique. Il est vrai que le plus souvent, dans la plupart des pays arabes, l'institution littéraire (l'université, l'école, la critique en général) apporte sa contribution à la construction d'un nationalisme local en mettant en avant de diverses manières les auteurs locaux (égyptiens, libanais, tunisiens, etc.), mais sans que cela n'amène jamais à évacuer le reste de la production arabe. Il y a bien d'autres éléments qui justifient de construire un champ littéraire arabe supranational comme objet scientifique : existence de nombreux prix littéraires panarabes, de revues littéraires et culturelles ou suppléments littéraires de quotidiens ouverts aux collaborations d'auteurs issus de divers pays arabes, de manifestations et festivals littéraires arabes transnationaux, etc. Bref, s'agissant de la littérature d'expression arabe, les deux niveaux d'analyse, local/national et régional/transnational, sont non seulement pertinents, mais aussi complémentaires.

Plus complexe est la question du plurilinguisme. Dans quelle mesure la production marocaine, algérienne, libanaise, etc. en langue française (ou autres) s'insère-t-elle dans le champ littéraire national qui se construit après les indépendances, et donc peut-on parler d'un champ littéraire national marocain, algérien, libanais, etc., bi- ou plurilingue ? Faut-il plutôt considérer qu'à l'intérieur de ces espaces nationaux se sont constitués des champs littéraires distincts, plus ou moins étanches, l'un arabophone, l'autre francophone (ou anglophone, ou berbérophone) ? La question est délicate et politiquement chargée. Il n'est pas indifférent que les deux pays caractérisés par une forte étanchéité entre champs littéraires arabophone et francophone (ou allophone, pour être plus inclusif), l'Algérie et le Liban, sont aussi ceux qui ont été le théâtre, après les indépendances, de guerres civiles particulièrement longues (1975-90 au Liban, la

« décennie noire » des années 1990 en Algérie) et où la fracture linguistique reflétait largement, sans pour autant la recouper parfaitement, la division entre les deux « camps » opposés. Inversement, il semble beaucoup plus aisé de construire les champs littéraires marocain et tunisien des années 1960 à nos jours comme des champs littéraires nationaux bilingues, et, inversement, le champ littéraire égyptien comme monolingue, tant il a clairement exclu, à partir des années 1950, les auteurs et les écritures non arabophones.

De manière révélatrice, on parle rarement, à propos de la littérature arabe des pays du Maghreb, de littérature maghrébine (*adab magharibi*) : cette absence ne fait que reproduire dans le domaine littéraire l'inexistence politique du Maghreb. Conséquence des rivalités politiques, notamment entre le Maroc et l'Algérie, il n'y a pas de marché maghrébin du livre (on se procure facilement au Maroc ou en Algérie des livres édités à Beyrouth ou au Caire, beaucoup plus difficilement des livres édités dans le pays voisin) et aucune construction institutionnelle d'un champ littéraire arabe maghrébin. Inversement, on parle rarement de « littérature arabe d'expression française » mais plutôt de « littérature maghrébine (ou : marocaine, algérienne, tunisienne) d'expression française », ou encore d'« écrivains libanais, égyptiens, maghrébins (marocains, etc.) francophones » et beaucoup plus rarement d'« écrivains arabes d'expression française ». La catégorie de « littérature maghrébine d'expression française » est couramment employée dans le champ académique² et identifiée dans le marché éditorial français, au moins pour les (très nombreux) titres publiés en France ; son identité forte, fruit d'une histoire coloniale et postcoloniale largement partagée, souligne par contraste l'échec relatif de la construction d'un espace commun, et donc d'un « sous-champ » littéraire maghrébin arabophone qui ne se définit guère que négativement, par sa position globalement périphérique par rapport au sous-champ littéraire arabe oriental (*mashriqi*).

Dans ce contexte complexe, je me propose ici d'analyser le mouvement de traduction en arabe des écrivains arabes d'expression française ou anglaise. Ce mouvement de traduction relève de la « traduction interne », au sens non de traduction intralinguistique (au sein d'une même langue), mais de traduction entre les langues en

² Voir notamment le site www.limag.refer.org, créé et longtemps animé par Charles Bonn, le principal spécialiste français de cette littérature, qui référence les nombreux colloques, travaux universitaires et autres publications qui lui sont consacrées.

usage au sein d'un même champ national. On peut partir de l'hypothèse que ce flux de traduction interne est l'indice le plus fort de l'existence, ou non, d'un champ littéraire national. Cette recherche devrait être menée à l'échelle du monde arabe, et en intégrant dans le corpus la pluralité des langues d'expression des auteurs arabes (français, anglais, mais aussi, plus récemment, d'autres langues : allemand, italien, hébreu, etc.). Dans le cadre de cet article, je m'en tiendrai à la partie la plus riche de cette histoire, celle de la traduction arabe des écrivains maghrébins d'expression française, indice fort de l'émergence d'un champ littéraire maghrébin bilingue.

Orient, années 1960 et 1970 : solidarité littéraire et politique avec le Maghreb décolonisé

Cette histoire commence au tournant des années 1960, alors que le Maroc et la Tunisie viennent d'accéder à l'indépendance et que l'Algérie s'apprête à les rejoindre dans les conditions que l'on sait. A ce moment, l'édition arabe au Maghreb est quasi inexistante. Le marché du livre est dominé par le livre importé : livre français importé de France et livre arabe importé d'Orient (Égypte et Liban). Les auteurs maghrébins arabophones qui veulent exister sur l'espace littéraire arabe doivent publier en Orient. Aujourd'hui encore, alors qu'une édition nationale s'est développée dans les trois principaux pays du Maghreb, et même si le livre arabe maghrébin commence à circuler dans les capitales orientales, l'accès au marché oriental reste à peu près réservé à ceux qui parviennent à y publier, un peu comme l'accès au marché français suppose, pour un écrivain wallon ou québécois, de publier à Paris.

Dans les années 1960 et 1970, ce sont d'abord et surtout les auteurs algériens qui sont traduits, essentiellement par des traducteurs syriens, libanais et égyptiens. En effet, il n'y a pratiquement pas d'auteur algérien arabophone à ce moment (à la différence des Tunisiens, connus et qui publient en Orient depuis longtemps). Parmi les traductions de cette époque qui ont fait date, celle de *Nedjma* (1956) de Kateb Yacine (1929-1989) par un couple syrien, le poète Sulayman al-'Isa (1921-2013) et son épouse Malika Abyad al-'Isa (1928). Publiée à Damas et Beyrouth en 1962, plusieurs fois rééditée jusqu'à

aujourd'hui³, elle reste la traduction la plus lue malgré la parution plus récente de deux autres traductions arabes du grand roman de Kateb. Les mêmes traduisent aussi en 1962 deux des quatre pièces publiées en 1959 dans *Le Cercle des représailles* (*Le cadavre encerclé* et *Les ancêtres redoublent de férocité*, Damas, 1962, rééd. Beyrouth, 1979). Une deuxième traduction du *Cercle des représailles* paraît au Caire en 1967 (*Da'irat al-intiqam*).

On doit à un autre traducteur syrien, Sami al-Darubi (1921-1976), connu notamment pour ses traductions – à partir du français – des grands romans de Dostoïevski, la traduction de la trilogie de Mohamed Dib (*L'Incendie*, 1954 ; *La Grande maison*, 1952 ; *Le Métier à tisser*, 1957), parue d'abord en Syrie (1960 et 1961) et régulièrement rééditée ensuite au Caire et à Beyrouth (la dernière fois en 2008). La trilogie de Dib apparaît ainsi comme l'une des œuvres maghrébines d'expression française les plus lues en arabe. Son recueil de nouvelles *Au café* (1956) avait été traduit au Caire dès 1959 (par un poète égyptien, Muhammad al-Bukhari). Un troisième intellectuel syrien, Dhuqan Qarqut (né en 1922) publie la première traduction arabe des romans des écrivains algériens Mouloud Feraoun (1913-1962) *Le fils du pauvre* (1950), parue à Damas en 1962 (rééditée au Caire en 1968), et Malek Haddad (1927-1978), *Le Quai au fleurs ne répond plus* (1961), parue au Caire en 1970. Ce quasi-monopole des traducteurs syriens dans le premier moment de ce mouvement de traduction de la littérature maghrébine est cohérent avec le fait que c'est dans ce pays que l'engagement panarabe de l'intelligentsia, et de l'élite politique, est le plus ancien et le plus affirmé. Les traducteurs et éditeurs égyptiens sont également présents, ce qui ne saurait surprendre (les années Nasser, particulièrement entre 1956 et 1967, correspondent au pic de l'engagement panarabe du pays), mais sont en retrait par rapport aux Syriens – ce qui s'explique peut-être par l'histoire coloniale (la Syrie a été sous mandat français de 1920 à 1946, l'Égypte sous domination anglaise jusqu'en 1952).

À Beyrouth se développent à partir du milieu des années 1960 des maisons d'éditions privées qui ont une ligne éditoriale « progressiste » : Dar al-Tali'a (« l'avant-garde »), Dar al-Haqiqa (« la vérité »), et qui vont publier plusieurs traductions d'auteurs maghrébins. Dar al-Tali'a publie des traductions de Frantz Fanon réalisées par les mêmes traducteurs

³ La dernière fois en 2009, sous forme d'extraits parus dans la série *Kitab fi jarida* (« Un livre dans un journal »), projet éditorial lancé par l'Unesco en 1996 consistant à republier des grands textes de la littérature arabe sous forme de supplément paraissant simultanément dans un certain nombre de journaux ou magazines arabes. Cette réédition est un indice parmi d'autres de l'intégration de *Nedjma* dans le canon littéraire arabe moderne.

syriens, Sami al-Darubi (*Les damnés de la terre*, 1966 (original 1961]) et Dhuqan Qarqut (*Sociologie d'une révolution*, 1970 [le titre arabe reprend le titre de la réédition française [1968] de *L'an V de la révolution algérienne*, paru en 1959). Un peu plus tard, Dar al-Haqiqa publiera (1980) la traduction de *Portrait du colonisé (et du colonisateur)*, 1957) du Tunisien Albert Memmi (1920-...). A Beyrouth paraissent aussi dans les années 1970 et les premières années 1980 des traductions arabes des Marocains Abdelkébir Khatibi (1938-2009), Abdallah Laroui (1933-... ; traduit par Dhuqan Qarqut encore), et Tahar Ben Jelloun (1944-... ; *La plus haute des solitudes*, 1981 [original 1977]) : plutôt des essais donc que des textes littéraires, ce qui confirme l'impression que dans ce premier moment, la solidarité Maghreb-Machrek est plus politique ou idéologique que proprement littéraire.

A partir des années 1970 se développe une édition nationale dans les pays du Maghreb. En Tunisie et en Algérie, c'est d'abord l'État naissant qui investit le secteur éditorial, avec un projet à la fois politique et didactique qui fait peu de place à la traduction. Un secteur privé émerge néanmoins d'abord en Tunisie, puis au Maroc, et c'est de ce côté que vont apparaître les premiers essais systématiques de constituer un fonds d'œuvres maghrébines francophones en traduction arabe. De manière significative, c'est en Tunisie, des trois pays du Maghreb celui où le champ littéraire est le plus largement arabophone, que commence ce mouvement.

Tunisie : l'éphémère collection 'Awdat al-nass

Dans les années 1980, à Tunis, la maison d'édition privée la plus en vue du pays, Cérès Editions publie une collection qui fera date : *'Awdat al-nass*, « le Retour du texte ». Publiée en collaboration avec les éditions du Seuil (éditeur original de nombreux auteurs maghrébins), cette remarquable collection affiche (en quatrième de couverture) deux objectifs : "transposer dans le champ de la littérature arabe des œuvres écrites directement en français par des écrivains maghrébins" et "dépasser l'étape de l'improvisation dans la traduction des œuvres littéraires et veiller au respect des aspects artistiques et esthétiques dans l'œuvre traduite".

A l'origine de cette collection, le poète et universitaire tunisien Salah Garmadi (1933-1982), qui décède accidentellement l'année même de son lancement. Garmadi avait dès

1968 publié à Tunis une traduction du roman de Malek Haddad *Je t'offrirai une gazelle* (1959). On lui doit également deux traductions parues dans la collection 'Awdat al-nass, celles de *La réputation* (1969, trad. 1982) de Rachid Boudjedra (1941-...) et de *Moha le fou, Moha le sage* (1978, trad. 1987) de Tahar Ben Jelloun. Le choix des titres traduits mêle habilement des romans très canonisés de la première génération (*Le Passé simple* [1954] du Marocain Driss Chraïbi [1926-2007], et la seconde traduction du *Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, toutes deux par le poète et universitaire tunisien Mohamed Ajina ; *La civilisation ma mère!* [1972] de Driss Chraïbi également ; ainsi qu'une deuxième version arabe de *Nedjma*) et d'autres représentant la seconde génération, comme Boudjedra et Ben Jelloun (avec, outre *Moha* déjà cité, *La prière de l'absent*). L'expérience de 'Awdat al-nass sera de courte durée : démarrée en 1982, elle s'arrête en 1987 après neuf titres parus et, de l'aveu du directeur littéraire de Cérès éditions, le regretté Nouredine Ben Khader (1936-2005), rencontré un peu plus tard au Caire, sur un échec commercial. La quasi-totalité (huit sur neuf) des titres parus sont des traductions, par des Tunisiens, d'auteurs marocains et algériens – le pari est bien de faire exister un espace littéraire maghrébin arabophone – or Cérès a beaucoup de mal à exporter ses livres au Maroc et en Algérie.

La portion congrue faite aux auteurs nationaux par la collection 'Awdat al-nass (un seul titre sur les neuf parus est d'un auteur tunisien, l'universitaire Mohamed Aziza (1940-...), qui signe sa production littéraire sous le pseudonyme de Chams Nadir : *L'astrolabe et la mer*, 1980, trad. 1985) souligne leur place relativement périphérique dans la production maghrébine francophone. Étonnamment, l'œuvre littéraire la plus reconnue de la production tunisienne francophone, *La statue de sel* (1953) d'Albert Memmi (1920-...), n'a jamais été traduite en arabe, ce que l'identité juive de Memmi explique peut-être en partie – son *Portrait du colonisé* (1957) avait néanmoins été traduit à Beyrouth (1980) et a été récemment retraduit en Algérie (2007). Les principaux auteurs tunisiens d'expression française, souvent émigrés, sont peu traduits, à l'instar de Mustapha Tlili (1937-... ; *Un après-midi dans le désert*, 2008, traduit par le romancier Slaheddin Boujah en 2009), Abdelwahab Meddeb (1946-2014 ; un recueil poétique, *Tombeau d'Ibn Arabi*, 1987, traduit par le poète marocain Mohamed Bennis et publié au Caire en 1999), ou pas du tout comme Fawzi Mellah (1946-...). La production littéraire francophone publiée localement se développe à partir des années 1970, mais elle est très rarement traduite en arabe, que ce soit par les éditeurs privés ou par les

institutions publiques comme le Centre national de traduction, créé en 2006 et qui fait une place bien plus large à la traduction vers le français de la littérature nationale arabophone (à ce jour, une vingtaine de titres, contre seulement deux traductions arabes d'auteurs tunisiens francophones⁴) – mais dans ce sens, la « traduction interne » ne répond pas aux mêmes enjeux et n'a pas les mêmes fonctions. Si en effet le champ littéraire national est très majoritairement arabophone et à la marge seulement francophone, la traduction interne vers l'arabe contribue à l'intégration du pôle périphérique (et émigré) dans le champ national ; tandis que la traduction vers le français est orientée vers l'extérieur, vis-à-vis de qui elle offre une sorte de vitrine de la production littéraire nationale.

L'école de traduction marocaine

En 1985, un petit groupe d'universitaires marocains crée à Casablanca Toubkal, qui va rapidement s'imposer comme le premier éditeur marocain de littérature et de sciences humaines en arabe. A la faveur de l'arabisation de l'enseignement (qui, pour le supérieur, n'ira pas au delà des sciences humaines et sociales), Toubkal propose à un public principalement étudiant de nombreuses traductions, et notamment d'auteurs marocains francophones, en littérature et en sciences humaines. Au milieu des années 1980 également, les animateurs du « Centre culturel arabe » (al-Markaz al-thaqafi al-'arabi), à l'origine une librairie créée à Casablanca par un importateur libanais installé au Maroc, lancent la maison d'édition du même nom, puis s'associent avec un éditeur libanais basé à Beyrouth, Hassan Yaghi. A partir de 1987, Al-Markaz al-thaqafi al-'arabi, un pied à Beyrouth et un autre à Casablanca, se spécialise lui aussi dans la littérature et les sciences humaines et constitue un catalogue original où se côtoient intellectuels, écrivains et traducteurs marocains et orientaux.

Ces deux maisons d'édition sont à partir de là les principaux éditeurs de littérature traduite au Maroc, et inscrivent à leur catalogue de nombreuses traductions d'auteurs marocains francophones. Ils font appel pour ce faire à des universitaires reconnus (le philosophe Abdessalam Benabdelali [1945-...], le critique Rachid Benhaddou), dont

⁴ Liste des publications accessible en ligne (consultée le 30 mars 2015) : <http://www.cenatra.nat.tn/index.php/ar/>

certaines ont aussi une production littéraire très reconnue, poétique (Mohamed Bennis [1948-...]) ou romanesque (Mohamed Berrada [1938-...]), puis, chez les plus jeunes, Abd al-Rahman Hozal, Mohammed Chergui, Mohammed El Ammari ou Farid Zahi.

Autour de ces deux éditeurs et de quelques autres se développe une véritable école de traduction marocaine, dont la qualité est maintenant reconnue dans tout le monde arabe. Dans le domaine littéraire, ces traducteurs se tournent d'abord vers les auteurs francophones nationaux, en particulier les plus consacrés, ceux de la génération de *Souffles*⁵ : les plus traduits sont Tahar Ben Jelloun et le poète Abdellatif Laâbi (1942-...), exilé en France après plusieurs années de prison au Maroc justement pour avoir dirigé la publication de *Souffles*, revue qui est plus connue sous son titre français mais qui fut toujours bilingue français-arabe. Dans le domaine littéraire cependant, seuls les plus reconnus des auteurs marocains francophones accèdent à la traduction arabe : outre Ben Jelloun et Laâbi, citons notamment Abdelkébir Khatibi (dont les premières traductions étaient parues au Liban), Edmond Amran El Maleh (1917-2010 : *Aïlen ou la nuit du récit*, 1983, traduit dès 1987), tandis que Mohammed Khaïr-Eddine (1941-1995), ne sera traduit qu'après sa mort, notamment par le poète et universitaire Abderrahim Hozal (1965-... ; trois traductions dont celle de *Légende et vie d'Agoun'chich* (1984) a été récompensée par le prix Grand Atlas en 2007).

Les générations suivantes d'écrivains francophones sont nettement moins traduites. Il est vrai qu'à partir des années 1980, au Maroc comme en Tunisie, l'arabisation a porté ses fruits ; la part du français dans la production littéraire nationale tend à se réduire et surtout, le pôle légitime du champ littéraire a clairement basculé du côté de l'arabe. Parmi les rares auteurs accédant à la traduction, on peut citer Youssouf Amine Elalamy (1961-... ; *Les clandestins*, 2000, tr. 2005), Mohamed Nedali (1962-... ; *Morceaux de choix : les amours d'un apprenti boucher*, 2005, tr. 2007) ou Noufissa Sbaï (*L'amante du Rif*, 2004, tr. 2006), seule femme du lot. Enfin, le cas d'Abdellah Taïa (1973-...) se détache : c'est le seul parmi ces nouvelles générations qui soit publié et consacré par le centre parisien de la littérature francophone, et il accède à la traduction par le Liban avec son roman *Le jour du roi* (2010), dont la version arabe est publiée par Dar al-Adab (2012).

⁵ Revue d'avant-garde politico-littéraire bilingue (1968-1973) qui a joué quasi à elle seule un rôle fondateur du champ littéraire marocain moderne. Cf. sur ce sujet la thèse de Kenza Sefrioui : *La revue Souffles. Espoirs de révolution culturelle au Maroc (1966-1973)*, Casablanca, Editions du Sirocco, 2013.

Dans ce tableau marocain, on relève l'absence du « père fondateur », Driss Chraïbi (1926-2007), dont le premier roman, *Le passé simple* (1954), est pourtant à la littérature marocaine ce que *Nedjma* (1956) est à la littérature algérienne. Mais autant Kateb fut, de son vivant et après sa mort précoce, consacré par l'Algérie officielle comme par le champ littéraire national, autant Chraïbi a été tant ostracisé par le Maroc officiel (ses romans restèrent interdits sous le règne de Hassan II) qu'ignoré par ses pairs pratiquement jusqu'à sa mort : il faut attendre 2006 et un colloque organisé par l'Union des écrivains marocains en son hommage pour trouver la première manifestation d'une reconnaissance dans son pays natal. Pour autant, sa traduction arabe est à peine commencée : les deux traductions parues à Tunis dans la collection *'Awdat al-nass* (*Le passé simple* et *La civilisation ma mère!*) sont depuis longtemps épuisées. Une retraduction du *Passé simple* vient de paraître au Maroc en 2012, près de soixante ans après la parution de l'original : la première qui soit l'œuvre d'un traducteur marocain, Mohammed El Ammari. Une seconde version arabe de *La civilisation ma mère!* est parue en 2014 au Koweït, due à un écrivain marocain sans expérience de la traduction et sous un titre⁶ qui laisse craindre qu'elle n'apporte rien à la première traduction parue à Tunis en 1984.

L'arrivée tardive de l'Algérie

Des trois espaces nationaux étudiés ici, le champ littéraire algérien est le seul à rester dominé par la production francophone très au-delà de l'indépendance, voire jusqu'à aujourd'hui et le peu d'intérêt pour la traduction interne est révélateur de la coupure entre les deux sous-champs littéraires nationaux, arabophone et francophone. Jusqu'aux années 2000, ces traductions internes sont rarissimes. Un seul Algérien semble actif dans ce domaine dans les années 1960 et 1970, Hanafi Ben Aïssa (1932- ...), un universitaire formé à Damas, qui publie des traductions de Malek Haddad, *Le quai aux fleurs ne répond plus* (1961 ; trad. 1964) et Mouloud Feraoun, *Les chemins qui montent* (1957 ; trad. 1967). Pour le reste, le public, en particulier les étudiants des universités

⁶ Le titre arabe, « *Al-hadara ummi* », transposition littérale du titre français, non seulement ne rend pas l'interjection du français, mais surtout se comprend naturellement comme une phrase nominale (« La civilisation est ma mère ») qui est un parfait contresens par rapport au contenu du roman.

arabisées, doit se contenter des traductions orientales qui circulent dans le pays, ainsi que de rééditions locales des traductions de Feraoun et Kateb publiées à Tunis.

La seconde génération des écrivains algériens francophones, qui explose à partir de la fin des années 1960, va, elle, rester entièrement inaccessible au lectorat arabophone, si l'on met à part le cas très particulier de Rachid Boudjedra (1941-...). Exilé après le coup d'État de 1965, il se réinstalle en Algérie en 1975, alors que ses deux premiers romans (*La répudiation*, 1969, et *L'insolation*, 1972) l'ont posé en chef de file subversif de la nouvelle écriture algérienne. Au tournant des années 1980, occupant désormais des fonctions officielles, il abandonne le français pour l'arabe : à partir du *Démantèlement* (1981), ses romans paraissent à peu près simultanément à Alger en arabe et à Paris en français, traduits par Antoine Moussali « avec la collaboration de l'auteur » ou par lui seul (*Timimoun*, 1994). Dans les années 1981-1985 paraissent également des traductions arabes de la plupart de ses textes antérieurs, à Alger mais aussi à Beyrouth (*L'escargot entêté*, 1977, trad. 1981), où il publie aussi la version arabe du *Démantèlement* (1982), tandis que la traduction de *La répudiation* de Salah Garmadi (Tunis, 1982) est rééditée à Alger. Il traduit lui-même en arabe *L'insolation* (Alger, 1984). Bref, plus que tout autre parmi ses pairs francophones, il œuvre à son insertion dans le champ arabophone, à la fois national et régional. Cependant, son écriture reste durant toute cette période en décalage avec l'esthétique plus conventionnelle qui domine la production arabophone nationale et il reste largement perçu, en Algérie et au-delà, comme un écrivain francophone⁷. Sanction de cet échec relatif, il revient à l'écriture en français (ou renonce à la fiction de l'écriture en arabe ?) dans les années 1990. Il continue néanmoins de maintenir une forte présence en arabe par la traduction et l'intérêt qu'il y porte se manifeste aussi par la personnalité de ses traducteurs, qui sont souvent des écrivains arabophones (Merzak Baktach [1945-...], Djilali Khellas [1952-...]) ou des traducteurs (la poète et universitaire Inaam Bioud [1953-...]) reconnus.

Le cas Boudjedra est unique dans l'espace littéraire algérien : aucun de ses pairs francophones n'a fait pareil effort d'intégration du champ littéraire arabophone. Dans les années 1980, alors même que l'enseignement des lettres et sciences humaines est

⁷ La comparaison entre les versions française et arabe des romans que Boudjedra donne à penser qu'il apporte plus de soin à la « traduction » française (à laquelle il n'a jamais nié contribuer) qu'à « l'original » arabe (voir Ogia Bachir Lombardo, *Le bilinguisme dans les œuvres de Rachid Boudjedra, du Démantèlement (1981) au Désordre des choses (1990) : comparaison entre les œuvres de langue arabe et leurs traductions*, thèse sous la direction de Charles Bonn, 1995. Téléchargeable en ligne : <http://www.limag.refer.org/Theses/Bachir-Lombardo.PDF> (dernier accès le 31 mars 2015)

désormais entièrement arabisé et que les écrivains francophones d'avant l'indépendance sont canonisés par l'institution, très peu de nouvelles traductions paraissent, comme si les deux sous-champs littéraires nationaux coexistaient dans l'ignorance réciproque. Cette polarisation sera évidemment aggravée par la « décennie noire » des années 1990. En revanche, au sortir de la guerre civile, on assiste à un regain d'intérêt pour la traduction arabe des auteurs nationaux, à la fois dans l'édition privée qui connaît un fragile redémarrage et du côté des pouvoirs publics. Cependant, en l'absence de politique systématique, les résultats sont inégaux et produisent ce qu'un critique appelle « la traduction de circonstance » (*al-tarjama al-munasabâtiyya*)⁸. Ainsi, à l'occasion de l'année de « Alger capitale de la culture arabe » (2008), le ministère de la Culture charge Inaam Bioud, directrice de l'Institut supérieur arabe de traduction (un institut de formation des traducteurs installé à Alger par la Ligue arabe) de superviser la réalisation d'une centaine de traductions, vers l'arabe, d'ouvrages tous écrits en français (ou bilingues français-kabyle) et portant tous sur l'Algérie (et d'auteurs en grande majorité algériens) : il s'agit donc de traduction interne pour l'essentiel donc. Parmi les rares textes littéraires retenus, on trouve plusieurs retraductions, et notamment la troisième version arabe de *Nedjma*, la première qui soit l'œuvre d'un traducteur algérien, l'universitaire et écrivain Saïd Boutajine, plus de cinquante ans après la parution de l'original (2008). Pour autant, l'œuvre la plus emblématique de la littérature algérienne francophone n'a pas encore trouvé sa place dans l'espace arabophone : dans un article consacré à l'histoire de la traduction arabe de *Nedjma*, l'écrivain algérien d'expression arabe Waciny Laredj (1954-...) constate « l'absence totale dans les trois traductions de la poétique de Yacine qui fait de *Nedjma* un mélange de poésie et de tragédie » et appelle de ses vœux « la douce main poétique qui nous rendra l'impossible *Nedjma* perdue »⁹.

Des nombreux auteurs francophones de grande qualité qu'aura produit l'Algérie à partir des années 1980, un seul va être régulièrement traduit à partir des années 2000 : Yasmina Khadra (1955-...). Après avoir publié plusieurs romans en Algérie, sa carrière française est lancée par son roman policier *Morituri* (1997). Très prolifique, il réussit une étonnante combinaison de succès international (il est traduit dans une quarantaine de

⁸ Mohamed Tahrichi, interview publiée le 15 mai 2010, consultée en ligne le 30 mars 2015 : <http://www.djazairnews.com/djazairnews/14501>

⁹ Waciny Laredj, « *Nedjma* de Kateb Yacine : le roman impossible de l'Algérie » (en arabe), *Al-Hayat*, 5 mai 2010.

langues, à en croire sa notice Wikipedia) et de reconnaissance critique, tandis que ses rapports très ambivalents avec l'Algérie officielle lui permettent d'y entretenir une forte présence médiatique et d'occuper une position originale dans le champ littéraire algérien. Cette présence contraste avec la quasi absence, en arabe, d'auteurs nationaux très consacrés dans le champ francophone, à Alger comme à Paris : Rachid Mimouni (1945-1995 ; *Tombeza* [1984, traduction arabe 1989 ; *Le fleuve détourné* [1982, traduction arabe 2008]), Tahar Djaout (1954-1993, la victime la plus emblématique de la « décennie noire », traduit près de quinze ans après son assassinat à Alger : *L'exproprié* [1981, traduction arabe 2007] ; *Les chercheurs d'os* [1984, ; traduction arabe 2007]), et surtout, Assia Djébar (1936-2015), élue à l'Académie française en 2005, traduite en une trentaine de langues, plusieurs fois citée parmi les « nobélisables »¹⁰, et dont, hormis la traduction de son second roman, *Les impatientes* (1958), parue à Beyrouth dans les années soixante, il aura fallu attendre 2014 pour que paraisse, à Alger, une nouvelle traduction arabe (*Nulle part dans la maison de mon père*, 2007). Il aura fallu son décès pour que cette négligence soit relevée largement dans la presse algérienne¹¹.

L'absence d'Assia Djébar contraste avec la relative visibilité, en arabe, d'une autre écrivaine algérienne, Malika Mokeddem (1949-...), qui mène en France une carrière assez réussie à la faveur de son profil de femme arabe en révolte contre l'oppression de ses semblables. Trois de ses romans ont été traduits en arabe et publiés à Casablanca et Beyrouth par le Centre culturel arabe entre 2002 et 2006 ; deux autres traductions ont été publiées à Alger (*L'interdite*, 1993, trad. 2000 ; *Je dois tout à ton oubli*, 2008, trad. 2012). Dernier écrivain algérien très reconnu en France, mais largement ignoré voire censuré dans son pays (bien qu'il y vive toujours), Boualem Sansal (1949-...), a vu deux de ses romans traduits au Liban : le premier, *Le serment des barbares* (1999, trad. 2007), et le quatrième, *Harraga* (2005, trad. 2008).

Conclusion provisoire

¹⁰ Cf par exemple Abderrazak Boukebba, « Une icône abandonnée à la négligence arabe » (en arabe), *Al-Hayat*, 11 février 2015. En ligne (consulté le 23 mars 2015) :

<http://alhayat.com/Articles/7328682/الجربى-الجمال-مديت-ف-أيقونة-جبار-أسى>

¹¹ A l'occasion d'un hommage officiel posthume rendu à l'écrivaine à Alger le 12 mars 2015, les officiels algériens s'engagent à y remédier. Cf. Yassine Boudehhan, « Alger : hommage tardif à la femme de lettres disparue Assia Djébar » (en arabe), Al-Jazeera.Net, 13 mars 2015. En ligne (consulté le 23 mars 2015) :

<http://www.aljazeera.net/news/cultureandart/2015/3/13/جبار-أسى-الراحلة-بالأديبة-متأخر-احتفاء-الجزائر>

Le cas de Boualem Sansal est l'occasion de souligner la transformation qui s'est lentement opérée, des années 1960 à nos jours, dans la médiation des éditeurs (et les traducteurs) moyen-orientaux. Au lendemain des indépendances, même si leurs choix de traduction se portaient déjà en priorité vers des œuvres publiées à Paris et reconnues par le centre parisien, ils s'inscrivaient dans un contexte d'affirmation d'une solidarité politique et idéologique avec des « pays frères » en voie de décolonisation. Aujourd'hui, le choix des éditeurs orientaux tend à privilégier les auteurs maghrébins francophones jouissant à la fois de la reconnaissance critique et du succès commercial dans le centre français, dans l'espoir de réussir le même coup double en arabe. Cette évolution a été inaugurée par le succès en France de *La nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun, prix Goncourt 1987 doublé d'un best-seller (plus d'un million d'exemplaires vendus en France). Outre la traduction arabe « officielle » de ce roman, publiée au Maroc par Toubkal (1987 également), on en trouve pas moins de trois autres traductions « pirates » (deux en Égypte et une en Syrie), et au total une quinzaine d'autres traductions de Ben Jelloun parues au Caire, à Damas et à Beyrouth dans les années 1990 et 2000. Certaines sont le fait de traducteurs et d'éditeurs dotés d'un fort capital littéraire dans le champ arabe : ainsi de la traduction de *Cette aveuglante absence de lumière* (2000), roman dont la réception marocaine fut problématique¹², par le poète libanais Bassam Hajjar (1955-2009) pour Dar al-Saqi (Londres-Beyrouth, 2002). D'autres relèvent d'entreprises plus simplement opportunistes (l'éditeur Dar Ward à Damas par exemple). Dans les années 2000, on voit se multiplier les *joint-ventures* entre des éditeurs algériens et libanais qui permettent la publication simultanée d'ouvrages à Alger et Beyrouth ; c'est notamment le cas de plusieurs traductions de Yasmina Khadra, dont certaines sont d'ailleurs l'œuvre de traducteurs libanais. Ainsi de *L'attentat* et *Cousine K*, traduits par Nahla Beydoun, principale traductrice arabe du Libanais Amin Maalouf, un autre écrivain qui a réussi le difficile mariage entre reconnaissance critique (prix Goncourt, entrée à l'Académie française, etc.) et succès public, et qui est certainement l'écrivain arabe francophone le plus lu en traduction arabe.

¹² Après le décès du roi Hassan II, de nombreux anciens détenus politiques témoignèrent sur les conditions atroces de leur détention, ce qui inspira à Ben Jelloun ce roman très mal accueilli au Maroc où l'on jugea sévèrement cette dénonciation tardive du despotisme royal de la part d'un intellectuel marocain pourtant protégé par sa résidence en France.

Au terme de cette étude, quel bilan tirer ? L'enquête historique et bibliographique menée sur les flux de traduction fait ressortir la circulation d'un certain nombre de textes consacrés à travers l'espace arabe en général et l'espace maghrébin en particulier, mais aussi les lacunes de ce mouvement de traduction. Cette enquête est cependant loin d'être exhaustive : d'une part, en raison des lacunes des bibliographies arabes nationales, d'autre part, parce qu'elle s'est limitée aux traductions parues en volumes, laissant de côté le vaste champ des publications périodiques (où l'on trouve par exemple beaucoup plus de traductions de poésie), celui des ouvrages et articles critiques, ou encore celui des transpositions (théâtrales, filmiques) auxquelles ont donné lieu nombre d'œuvres littéraires d'expression française dans les différents pays du Maghreb. Il aurait fallu également mener l'enquête dans l'autre sens, sur le mouvement de traduction en français, sur place et non en France, de la production maghrébine arabophone, ainsi que sur l'édition bilingue, présente en particulier dans le domaine poétique. L'image qui se dégage, à ce stade de la recherche, est celle d'un paysage extrêmement complexe, très différent d'un pays à l'autre et d'un moment de l'histoire à l'autre, et que l'on pourrait représenter sous forme d'ensembles au sens mathématique. Les ensembles formés par les productions maghrébines francophone et arabophone, au départ disjoints, se rapprochent et leur intersection tend à grossir au fil du temps, mais leur différence symétrique se nourrit également de l'étonnante vitalité, dans ces trois pays dont la langue officielle est l'arabe, d'une production littéraire en langue française.

Bibliographie

BACHIR LOMBARDO, Ogia, *Le bilinguisme dans les œuvres de Rachid Boudjedra, du Démantèlement (1981) au Désordre des choses (1990) : comparaison entre les œuvres de langue arabe et leurs traductions*, thèse sous la direction de Charles Bonn, 1995.
<http://www.limag.refer.org/Theses/Bachir-Lombardo.PDF> (31 mars 2015)

BOUDEHHAN, Yassine, « Alger : hommage tardif à la femme de lettres disparue Assia Djebar » (en arabe), *Al-Jazira.Net*, 13 mars 2015.
<http://www.aljazeera.net/news/cultureandart/2015/3/13/الجزائر-احتفاء-الجزائري-الراحلة-مهدب-في-أي-قونة-راجب-أسيا-الرحلة> (23 mars 2015)

BOUKEBBA, Abderrazak, « Une icône abandonnée à la négligence arabe » (en arabe), *Al-Hayat*, 11 février 2015. <http://alhayat.com/Articles/7328682/الرحلة-راجب-أسيا-الرحلة-مهدب-في-أي-قونة-راجب-أسيا-الرحلة> (23 mars 2015)

LAREDJ, Waciny, « *Nedjma* de Kateb Yacine : le roman impossible de l'Algérie » (en arabe), *Al-Hayat*, 10 mai 2009.

http://daharchives.alhayat.com/issue_archive/Hayat%20INT/2009/5/10/قورن-نصف-من-أكثر-المدسثحيلة-الجزائر-رواية-ياسين-كاتب-بن-جمة-حرجة-الأسئلة-على

(2 mai 2016)

SAPIRO, Gisèle, « Le champ est-il national ? La théorie de la différenciation sociale au prisme de l'histoire globale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 200 (2013/5), p. 70-85

SEFRIQUI, Kenza, *La revue Souffles. Espoirs de révolution culturelle au Maroc (1966-1973)*, Casablanca : Éditions du Sirocco, 2013